

CLAIRE COLETTE

« Compostelle : guérir et s'éveiller »

Assistante sociale, ayant collaboré à la réalisation de documentaires audiovisuels, Claire Colette, 60 ans, a parcouru seule pendant trois mois le chemin de Louvain-La-Neuve à Compostelle. Elle sort un livre, *La saveur du chemin*, évoquant ce parcours de vie.



© Magazine L'appel / Gérard HAYOIS

— Vous publiez un récit de ce périple, accompagné de réflexions sur ce qui a été aussi un cheminement personnel et spirituel. Mais avant d'y venir, quelques mots pour faire connaissance...

— Je suis mère de deux enfants et grand-mère de deux petits-enfants. J'habite Ottignies et actuellement, je travaille dans une école d'enseignement spécial pour handicapés à Bruxelles.

— En 2006, vous avez entamé ce long trajet à pied jusqu'à Compostelle. Pourquoi avez-vous attendu sept ans avant d'écrire ce récit ?

— J'ai pris des notes durant le trajet mais j'ai laissé ces écrits, sans savoir très bien au début ce que j'allais en faire. Ici et là, j'ai donné des conférences sur mon périple. Je me suis progressivement dit que ce serait bien de transmettre mon expérience. Il fallait sans doute du temps pour accoucher de ce que j'avais en moi.

— Qu'est-ce qui vous a mis en chemin, vous a poussé à partir ?

— C'est quelque chose de plutôt trivial : la conscience du temps qui passe. J'avais 53 ans. J'étais malade. Je souffrais de fibromyalgie. J'ai pensé que cette marche pourrait peut-être me guérir non seulement physiquement mais aussi de mes blessures personnelles. Le voyage à Compostelle s'est imposé à moi comme une issue de secours.

– *Votre livre évoque la révolte contre votre milieu familial. Votre vie n'a pas été un long fleuve tranquille...*

– Dans ma famille, j'ai eu le sentiment de manquer d'autonomie, d'être enfermée dans une sorte de prison. Jeune, j'ai fugué. J'ai vécu longtemps à du deux cents à l'heure sans m'arrêter. J'ai eu des compagnons de route qui ont été confrontés à la même difficulté que j'avais eue avec mon milieu familial. J'avais des angoisses de vivre. Pendant toute une période, j'étais dans une sorte de dépendance affective. Mon parcours personnel a été très chaotique.

– *Votre itinéraire scolaire et professionnel est également singulier...*

– Oui, là aussi mon histoire a été tor tueuse. À 20 ans, j'ai par exemple travaillé au Liban dans le cadre du service civil international alors que c'était la guerre là-bas. J'ai entrepris ensuite des études d'assistante sociale à Charleroi que je n'ai pas finalisées. En fait, j'ai été souvent confrontée à l'échec comme si je ne pouvais pas m'autoriser à aller jusqu'au bout, à réussir. J'ai finalement travaillé comme assistante sociale en faisant des remplacements avant de rejoindre une société de recrutement puis une société d'intérim, pendant une dizaine d'années. J'ai mal vécu les consignes de la direction de ne pas recruter les personnes qui étaient en bas de l'échelle sociale. Je me suis sentie très mal à l'aise de devoir refuser le public le plus fragile, ce qui m'a poussée à arrêter de travailler dans ce genre d'entreprises. Je suis retournée dans le monde associatif et social en rejoignant, pendant une dizaine d'années, l'ASBL « Lire et écrire », comme coordinatrice à Namur.

– *Vous avez alors repris des études...*

– J'ai suivi les cours à l'IAD en réalisation audiovisuelle. Je voulais notamment développer la visibilité du travail dans le domaine de l'alphabétisation. Faire des documentaires sur le travail pédagogique et social me paraissait intéressant. J'en ai réalisé quelques-uns mais il n'est pas facile de vivre financièrement de cela. En pleine recherche, sans trop savoir comment orienter ma vie, j'ai décidé d'aller à pied à Compostelle.

– *Dans votre livre, vous divisez votre parcours en trois étapes : de Louvain-La-Neuve jusqu'à Vézelay, de Vézelay jusqu'à la fron-*

tière espagnole, de la frontière espagnole à Compostelle. Ces étapes fonctionnent avec une progression : dans la première partie du trajet, c'est essentiellement le corps qui parle, dans la seconde, le cœur, et dans la troisième, l'âme...

– Je suis partie avec le corps en souffrance, sans quasi aucune préparation, avec la canicule début juillet. Je pensais que j'allais souffrir quelques jours au début mais j'ai eu mal pratiquement tout le premier mois. Pour moi, cette souffrance était nécessaire afin de remettre mon corps en meilleur état. J'ai donné du sens à ces douleurs, ce qui m'a aidée. Ce premier mois, il n'y avait de la place pour aucune autre préoccupation. Le seul but, chaque jour, était de tenir debout, de porter au mieux le sac à dos, de l'alléger au maximum, d'avancer tout simplement et d'arriver à l'étape le soir.

« En marchant sac au dos, on fait l'expérience d'une vie intense alors qu'on n'a rien. »

– *Une souffrance libératrice... ?*

– Il y avait la foi que par la marche mon corps se réparait. J'ai vécu une sorte de paroxysme de la douleur puis tout est parti. Mon corps s'est alors régénéré. Tous mes sens se sont réveillés. J'ai redécouvert la saveur des choses simples, de la nature, des forêts traversées. J'ai goûté particulièrement la saveur du silence.

– *Dans la deuxième partie du trajet, vous parlez d'une ouverture progressive du cœur. Les questions existentielles sur votre vie passée et future ont trouvé des réponses ?*

– La première partie a permis de vider ma tête de tout ce brouhaha accumulé au cours des ans. Mon mental s'est tu. J'ai redécouvert les bienfaits du silence, quelque chose que je ne pouvais pas supporter avant. Le deuxième mois a été une traversée douloureuse au niveau du cœur. J'ai remesuré pas à pas ce que j'avais réussi ou raté dans ma vie, les liens qui étaient importants, ceux qui l'étaient moins. J'ai mieux mesuré l'attachement avec ceux qui m'étaient chers, mes enfants... Il y a eu un élagage qui s'est fait sur l'importance des choses, sur ce à quoi je tenais, sur les choix de vie.

– *Vous avancez alors avec très peu de moyens financiers. Vous êtes hébergée*

selon le bon vouloir des personnes rencontrées. Vous vous contentez de peu pour vous nourrir...

– La marche sac au dos est une belle métaphore parce qu'on porte toute sa maison sur ses épaules. À un moment, on se dit : J'ai encore trop. On fait l'expérience d'une vie intense alors qu'on n'a rien. Ces expériences sont tellement fortes à ces moments-là qu'elles m'imprègnent encore aujourd'hui, sept ans plus tard. On n'est plus en recherche d'accumuler. Il y a une sorte de savoir profond que l'essentiel est ailleurs...

– *Et l'essentiel, c'est quoi ?*

– Se laisser pétrir par l'amour et la vie. Cette marche de trois mois permet de l'expérimenter concrètement, notamment par la rencontre de gens généreux, accueillants.

– *On peut être touché par de belles phrases d'auteurs sur l'amour, la générosité, le pardon, la simplicité... Autre chose est de l'expérimenter concrètement, comme vous l'avez fait en chemin...*

– Oui, ces beaux mots sont incarnés. Je pense que marcher pas à pas en se blesant nous permet de faire descendre en soi ces mots, de ressentir vraiment ces valeurs et cela, c'est peut-être faire l'expérience du divin.

– *Voyager à pied, c'est faire aussi des rencontres...*

– Le pèlerin reçoit mais celui qui nous accueille reçoit aussi. On n'est pas là pour « prendre » mais échanger, donner et recevoir des deux côtés. Il y a eu effectivement des rencontres importantes qui m'ont nourri.

– *Dans la troisième partie, vous êtes en Espagne. Là, on est sur un chemin où il y a beaucoup de monde, des hébergements collectifs, où la présence des autres est parfois une épreuve, la route parfois moins agréable...*

– Ce chemin en Espagne m'a énormément bousculée effectivement, comme si le travail d'élagage continuait. Dans la partie précédente du chemin, j'étais en recherche de solitude, je l'ai eue et là, on est confronté à l'autre. Il y a eu alors un travail intérieur de l'accepter, différent, pas comme on le voudrait. C'est une démarche à poursuivre tous les jours, pour être indulgent ou bienveillant vis-à-

vis de gens même moins sympathiques à première vue. La tolérance a une dimension spirituelle.

– *L'expérience du pardon, c'est quelque chose que vous connaissez aussi...*

– Peu après l'entrée en Espagne, il y a ce qu'on appelle « el alto de pardon », l'autel du pardon. Là, j'ai été dans une démarche très forte émotionnellement de pardon à donner et à recevoir vis-à-vis de moi et de mes proches. J'ai travaillé cela plus sereinement, plus tard. Le pardon est aussi un travail de tous les jours.

– *Quand on fait ainsi un pèlerinage ou une retraite, des effets souvent très positifs s'opèrent au moment même. C'est parfois un peu ou beaucoup d'exaltation. Mais il y a ensuite le retour, le monde de tous les jours, la reprise du travail. Pour beaucoup, au fil du temps, les bienfaits de la route s'estompent. Dans votre cas, ce pèlerinage réalisé voici sept ans semble avoir été une expérience fondatrice de ce que vous êtes aujourd'hui...*

– Oui, depuis, le temps qui passe n'a plus vraiment d'importance pour moi. Chaque jour, je suis comme en chemin pour m'ouvrir à l'amour et essayer de le transmettre à mes proches. Au fond de moi, je suis un être très solitaire qui rêverait de vivre en prière dans un monastère mais la vie m'a donné... de donner la vie. Aujourd'hui, mon chemin vers Dieu passe à travers l'amour incarné pour mes enfants, mes petits-enfants et à travers l'engagement dans mon travail à l'école auprès des handicapés. Ce n'est pas toujours facile mais il y a des moments bénis.

– *Avant Compostelle, vous étiez souvent dans le combat avec agressivité, contre les injustices ou ceux qui les incarnaient... Cela a-t-il changé ?*

– J'ai toujours de l'énergie, par exemple dans un projet actuel d'habitat groupé ou dans le monde associatif à Louvain-La-Neuve. Mais je ne suis plus trop dans le combat pour revendiquer, contester comme avant. Je me bats pour construire du positif... Je pense toujours que des choses doivent changer dans le monde mais à cette étape de ma vie, j'essaie d'être « juste » avec moi-même, sans penser que les autres doivent faire comme moi. Mon objectif est tout simple à dire mais pas à faire : incarner l'amour au quotidien.

– *Suite au pèlerinage, vous avez aussi voulu vous détacher d'un certain nombre de dépendance...*

– Oui, avant Compostelle, j'avais déjà arrêté de fumer et aujourd'hui, je me passe de télévision. Elle ne me manque pas. J'étais et je suis encore très fragile face à ce qui est négatif. Je préfère donc ne pas être envahie par l'écran, même s'il y a de belles émissions.

– *Le travail auprès des handicapés, vous y trouvez du sens ?*

– Ce sont des personnes qui ne sont pas dans le mental mais dans la relation de cœur à cœur. C'est parfois heureux, parfois difficile avec eux. Au quotidien, on essaye de rester dans la bienveillance.

« Depuis ce pèlerinage, le temps qui passe n'a plus vraiment d'importance pour moi. Chaque jour, je suis comme en chemin pour m'ouvrir à l'amour et essayer de le transmettre à mes proches. »

– *La marche reste-t-elle une activité importante pour vous ?*

– Je marche le week-end par tous les temps, été comme hiver. Chaque été, je pars un mois sac au dos, seule ou avec des amis. Le corps, le cœur et l'esprit sont alors en marche. J'éprouve un sentiment de communion avec Dieu, la nature, les autres. La marche, c'est un ressourcement au même titre qu'une retraite. Des questions qu'on se pose trouvent naturellement leurs réponses en marchant, comme si la mise en route entraînait une mise en chemin à l'intérieur.

– *Vous venez d'un milieu chrétien. Votre foi a aussi évolué suite au voyage...*

– Je suis née dans la culture chrétienne. Il y a des aspects déplaisants dans ma religion mais on fait avec. Je n'ai pas envie de jeter le bébé avec l'eau du bain. J'ai découvert que Dieu était cette puissance d'Amour, peu importe comment on l'appelle. Je vais dans des églises, je participe à des offices, je reçois l'eucharistie dans cet esprit-là. La religion est un canal vers Dieu. Quand je vais dans une église, je ressens cet appel à la prière, à la paix, à l'intériorité et je n'ai plus une réaction d'adolescente face à une religion associée à une autorité. Avant, je recevais une injonction un peu ou très impérative qu'il

fallait par obligation aimer Dieu. Maintenant, je le comprends de manière beaucoup plus sereine. Je ne fais pas partie d'un groupe ou d'une communauté particulière mais je participe volontiers à des sessions, comme par exemple chez les jésuites à la Pairelle à Namur, sur les écrits d'Etty Hillesum. Cela a été un enrichissement extraordinaire. Je fais aussi des retraites dans des monastères, ce qui m'est fort précieux.

– *Il y a Dieu mais aussi Jésus...*

– Pour moi, il est l'amour incarné, celui qui révèle cela.

– *Avec l'écriture de ce livre, on sent chez vous une volonté de transmettre ce que vous avez expérimenté comme bénéfique...*

– Quand je travaillais dans le domaine de l'analphabétisme, j'avais envie de dire : Nous sommes tous analphabètes. Maintenant que je travaille avec des handicapés, j'ai envie de dire : On est tous des handicapés, tous manquant de quelque chose. Mais il y a un chemin au-delà du handicap, de la blessure. C'est un peu cela que j'ai envie de transmettre. Lors d'une longue marche de douze jours, j'ai récemment accompagné une dizaine d'handicapés. Parfois, ils s'écroulaient au bord du chemin, fatigués, mais ils repartaient ensuite avec entrain. Ce que je veux partager est un peu de cet ordre-là.

– *La dernière phrase de votre livre, c'est : « Honore ton corps en marchant, Honore ton cœur en aimant, honore ton âme en priant. »*

– Cela m'a traversé la tête quand j'ai clôturé mon livre.

J'aime ce dicton : « Prends soin de ton corps pour que ton âme ait envie d'y rester. » Le cœur est là pour aimer et la prière permet de rester humble. Il faut lâcher prise avec cette folle croyance qu'on va tout maîtriser.

Propos recueillis par Gérald HAYOIS



Claire COLETTE, *La saveur du chemin*, disponible chez l'auteur, 20 €.

✉ claire.colette@skynet.be
☎ 010.45.12.32